

De gratia

« C'est d'abord dans mes muscles que j'ai découvert la relativité.

Le plus difficile, par la suite, a été de la traduire en mots. »,

Albert Einstein, *Lettres*

*L*es psychanalystes*, à l'instar des membres de toute autre profession lorsqu'ils se réunissent dans un contexte social, ne peuvent résister à l'envie de partager entre eux certains secrets du métier. Bien entendu, un code de secret professionnel ou même de pudeur individuelle impose dans ces cas de masquer quelque peu les identités, voire de les orner de fiction. Parfois, l'auditeur non initié pourrait même être tenté d'y entendre des ragots.

Lors du repas de ce soir-là, où un nombre d'analystes didacticiens *seniors* se trouvaient parmi les convives, la spéculation allait bon train à propos de la véritable identité du pseudonyme rattaché à une récente et scandaleuse contribution à la discipline, œuvre, selon toute apparence, d'une personnalité respectée de la psychanalyse orthodoxe. Celle-ci avait saisi là l'occasion pour se démarquer avec force tapage des « hypocrisies » de son soi antérieur, soumis et servile. Mais on n'aurait pas accepté de faire cause commune avec cette personne si jamais sa véritable identité avait été révélée. Le texte en question regorgeait de confessions dont l'ampleur

*Ce texte est dédié à la mémoire du prince Masud Khan

justifiait d'une certaine façon la réserve paranoïaque de l'auteur quant à son identité.

On y retrouvait, entre autres, l'aveu qu'un nombre de cas discutés antérieurement n'avaient été que des « fabulations mytho-mégalomanes », pour reprendre en fait la terminologie de nos ragots. L'auteur avait préféré les appeler des « fictions » et les doter ainsi d'un « mince raisonnement » épistémologique qui accorderait la priorité au langage fantasmatique de l'inconscient et qui permettrait l'ouverture totale à la réceptivité de la force créatrice en contre-transfert chez le patient, de façon à faire émerger non pas une vérité historique, mais un effort mutuel de création. On continua à soutenir l'hypothèse qu'il s'agissait là d'une tentative d'étouffer la vérité en rappelant que, si Freud avait bien découvert le contre-transfert, il n'en avait pas pour autant étendu les implications à son propre métalangage qui, dans son effort pour être reconnu par la science, n'avait rien dit des influences parfois violentes du contre-transfert sur le discours de l'altérité. Freud ne s'était pas non plus arrêté sur le problème du meilleur « véhicule » langagier, de la meilleure traduction des effets de l'inconscient. C'est son ambition qui prenait le pas en matière de stylistique.

Enfin, le défilé des caméléons était devenu trop grotesque, même pour son cynisme. Assez de prétentions à la nationalité, aux caractéristiques ethniques, voire à la rétention anale de ses consœurs et confrères ! Assez dissimulé, en tout cas, la distinction du soi ! Le masque tomba avec fracas, révélant son identité à grand bruit : pourquoi l'écriture psychanalytique devrait-elle être si austère et ennuyeuse ? Pourquoi devrait-on se conformer aux modèles stylistiques du *Journal of the American Psychoanalytic Association* ? Pourquoi exige-t-on de moi que je pratique le monothéisme comme base épistémologique ? N'avez-vous jamais remarqué combien les sociétés de psychanalyse approuvent la rétention anale obsessionnelle et combien elles punissent le narcissisme ? Et ce, au prix de quelles implications ? Les psychanalystes ne sont pas obligés d'avoir *Moïse et le monothéisme* comme unique base. Certains d'entre nous croient en des dieux qui, non contents de jouer aux dés avec notre univers, vont même jusqu'à tricher en cours de jeu. Je ne suis pas ce que vous êtes et je ne suis pas non plus ce que vous voudriez que je sois. Je suis moi-même !

Enfin, la chose avait été dite. Il était enfin possible de refuser de traiter la salle de classe, la maison d'édition ou la table de salle à manger sur le même pied que le fauteuil derrière le divan d'analyse, ou que ce divan lui-même. De refuser de s'effacer par un simple trait de caractère humain de ses pairs, un auto-effacement et un silence qui n'existeraient que pour pouvoir dire : « Ça y est, vous êtes venu à bout de votre Œdipe. »

L'auteur fit alors étalage de ses origines nobles, sa différence d'ethnie, ses valeurs et investissements esthétiques. C'était l'aveu d'un narcissisme tonitruant, comme Freud en avait fait en son temps.

Un narcissisme que certains trouvaient plutôt malsain, un narcissisme de mort plutôt qu'un narcissisme de vie. Certains, ceux-là même qui insistaient tant sur leur spécificité ethnique, considérèrent son livre raciste pour l'emphasis qui y était mise sur les régions de la différence.

Sa déclaration des limites autour de ses différences : « Je ne suis pas ce que vous êtes », avait été considérée comme « anti-eux ». La différence présente une menace trop grande, même pour ceux qui prétendent actuellement avoir comme charge de briser les compulsions à la répétition.

Son livre, entre autres confessions savoureuses, avouait une série de mensonges éhontés proférés tout au cours de l'initiation à la pratique psychanalytique. Si les didacticiens présents faisaient preuve d'un penchant pour la téléanalyse, voilà ce qui les attendait. Parmi ces bobards, ressortait la présentation d'un seul et même patient faite à tous les superviseurs didactiques sans que ceux-ci n'en sachent rien, puis la présentation à chacun des superviseurs des propositions d'intervention des autres, ce qui attirait habituellement une critique très sévère du type : « Cette intervention reflète votre manque d'expérience, Docteur X. » ou : « Si vous dites ça à un patient vous allez faire un gâchis de l'analyse, dites plutôt ceci. », etc.

Ce document hérétique rapportait même un stratagème encore plus scandaleux. Il semblerait qu'à un certain moment l'analyste avait inventé, pour son superviseur, un cas qui était une re-présentation de ce dernier à lui-même : le cas d'un homosexuel latent de sexe masculin qui se cachait son homosexualité. La conclusion : le superviseur tombe amoureux du

patient, ou de soi-même, et demande plus de détails quant aux fréquentations du patient pour pouvoir y jeter un bref coup d'œil.

On riait jaune en écoutant ces savoureux potins que la conversation autour de la table ne cessait de régurgiter pour mieux les mastiquer. Malgré l'ambiance de scandale, l'évocation de ces « mensonges » et ces « péchés » avait troublé les joyeux convives, parmi lesquels on remarquait certains des membres les plus anciens et les plus respectés de la profession.

Ils prirent alors un malin plaisir, en essayant d'identifier la véritable source du scandale, à se raconter l'un à l'autre un nombre croissant d'anecdotes à propos du comportement outrancier de certains membres de la communauté. Peut-être s'agissait-il de ce psychanalyste québécois spécialiste de la provocation, au sujet duquel bien des rumeurs circulaient. Bien qu'extrêmement doué, il aurait fait quelques révélations de trop à ses patients sur son expérience du contre-transfert. Ou bien était-ce celui qui, autrefois le chéri de la psychanalyse britannique, s'était fait excommunier pour son comportement et ses propos antisémites. On disait de ces deux individus qu'ils avaient un narcissisme sans bornes, voire un « handicap organique ».

Il ne leur restait plus qu'à récupérer une telle subversion en ayant recours à une explication biologique, et ce, malgré leur condition commune d'analyste. Le niveau des décibels augmentait régulièrement, au fur et à mesure que chacun des convives ajoutait son scandale à la série des bizarreries de l'histoire du métier.

« Moi aussi », la voix d'une analyste *senior*, connue pour sa réserve traditionnelle et attentive lorsqu'on la régalaient de ce genre d'histoire, dissipa les derniers rires qui avaient fusé autour des exagérations rapportées par un analyste britannique à propos d'un patient qui s'adonnait aux profondes pénétrations du *fst fucking*. « Moi aussi, je peux vous raconter une histoire qui sans doute nous fera rire un peu de nous-mêmes, mais qui ajoutera peut-être à nos aspirations professionnelles. »

Elle parlait, comme à l'accoutumée, d'une voix ferme et calme ; comme toujours, l'autorité incontestable de ses paroles suscitait toute l'attention des convives qui l'entouraient. Siégeant dans le coin le plus éloigné de la pièce, son corps entouré d'ombres ne semblait dégager qu'une silhouette

d'immobilité. Une stase de quiétude. Nul besoin, nulle volonté de mouvement. La narratrice était d'ailleurs souvent immobile car, invitée, elle arrivait en général avant tout le monde et s'installait, comme si elle était l'hôte. Ses confrères et consœurs expliquaient cette tendance comme une façon de composer avec le cruel handicap qui la forçait à traîner ses membres inférieurs, à l'aide de cannes, jusqu'à l'endroit où elle se reposerait momentanément. Mais elle dissimulait toujours ses cannes en arrivant. Cependant, même si son torse et ses membres étaient immobiles, son visage aux traits fins et au regard lumineux s'animait d'une lumière intérieure, d'une beauté que seul Rembrandt avait réussi à exprimer dans son tableau de *L'académicien*. Cette beauté reflétait la lumière du lustre et semblait, par un mouvement imperceptible, suivre en parallèle ou même prédire les modulations toujours changeantes de son discours. On ne la reconnaissait souvent pas dans ses photographies pour la raison précise qu'il y a un monde de différence entre les traits figés et froids de la photo et le mouvement incessant, presque éthéré, de son visage et de ses yeux dans la réalité.

« En ce qui me concerne, continua-t-elle, je n'ai pas eu à suivre le cas que j'aurai plaisir à vous raconter en détail depuis son début jusqu'à sa fin. Mais je m'y suis suffisamment impliquée pour être convaincue de sa véracité psychique, comme si j'avais été présente derrière le divan depuis le début. Il m'a été rapporté par une jeune femme de condition modeste, que je connais depuis sa plus tendre enfance et qui fait maintenant partie de notre profession. Il s'agit d'une des personnes les plus douées de sensibilité, d'intuition et de candeur qu'il m'ait été donné de connaître. Plus même, c'est une sainte dont l'intériorité peut permettre à la réalité de prendre l'apparence miraculeuse d'une guérison, d'une vision, d'une communauté d'âmes. Il m'a aussi été donné de connaître — dans des circonstances qui vous seront racontées par la suite — l'héroïne de notre histoire : appelons-la lady Sinulie du clan des Farqueson.

J'ai fait la connaissance de cette dame à Rome lors d'un des très prestigieux colloques consacrés à notre discipline. Elle était à l'époque dans la vingtaine avancée. Le simple fait qu'elle assiste à ce colloque avait déjà alimenté les conversations des participants. On avait raconté combien son intelligence était grande, ce qui n'était pas un mince aveu pour ces savants parisiens arrogants qui se promènent de colloque en colloque entourés de

l'obséquiosité de leurs disciples et qui lèvent le nez devant n'importe quel rival éventuel. On m'avait dit ce soir-là qu'il s'agissait d'une des trois femmes les plus savantes des sciences humaines en Occident. Qui plus est, ce n'était pas que par son intellect que la dame écossaise allait sûrement en épater plus d'un sur son passage. Sa stature révélait la longue lignée de sa noble naissance.

Loin d'être d'un naturel fantasque, lady Sinulie n'en affichait pas moins une manière de bouger de façon incessante qui seyait mal à une dame et qui, en peu de mots, dérangeait fortement ses interlocuteurs. Partout où elle allait, elle était au cœur de la dynamique de la conversation, et ce, de façon aussi corporelle que spirituelle. Une pure *dunamis* ! Une pouliche pur-sang qui sautait partout à la fois, les quatre fers en l'air, pour retomber sur ses jambes raidies, pour ensuite rebondir à nouveau. De l'hyperactivité, aurait-on dit ; plus sans doute que bien des enfants qui m'ont été envoyés par leur école pour que je prescrive une médication. Ou peut-être s'agissait-il tout simplement d'une agitation incessante ?

D'une hauteur qui touchait aux dix-sept mains, elle se tenait debout en un équilibre miraculeux sur ses chevilles et ses pieds d'une finesse exquise. Sur toute la surface de sa peau se dessinaient clairement les traces des tendons et des muscles, des veines et des artères. Et comme sa peau était belle. Parfaite. Couleur de miel, et crémeuse au toucher, d'une douceur qui dépassait les attentes de l'œil ou de la main. À tout cela s'ajoutait un esprit si corrosif et une langue si acérée qu'ils semblaient déplacés dans la bouche d'un si beau membre du beau sexe. Son sens de la réplique était tel qu'on eût cru que la notion d'heureuse repartie lui devait le jour.

Lady Sinulie, comme si elle tenait à mettre en évidence qu'en toutes circonstances elle n'avait de comptes à rendre qu'à sa réputation et à son caractère, se tenait toujours droite, prompte à réagir prestement à tout ce qui pouvait la toucher de l'intérieur ou de l'extérieur. Une biche aux aguets flairant la brise qui lui amène un signe et qui lui ferait franchir d'un bond la clôture pour disparaître dans les fourrés. La coupe de ses vêtements était toujours impeccablement élégante. Aucune ornementation, aucun décolleté exagéré, aucune de ces courbes par lesquelles les femmes manifestent leur volonté de séduire, de charmer et de désarmer par le désir de désirer ce que l'Autre désire qu'elle désire.

Elle n'avait, pour tout bijou, qu'une chevalière reçue en héritage de sa famille. Le motif des trois poignards, selon la légende, témoignait des actes de courage et d'habileté extrêmes réalisés par son ancêtre chevalier. Elle portait en tout temps des vêtements aux teintes azur et mauve qu'elle affectionnait particulièrement et qui reflétaient dans ses yeux les couleurs du ciel et de la bruyère. Sans doute ces couleurs avaient-elles pour les nobles maisons d'Écosse la même signification que ses armoiries : des hiéroglyphes d'une noble et féroce lignée. Mais d'aucuns entrevoyaient, dans ces reflets sur ses yeux, une nostalgie toujours présente pour la floraison d'automne de la bruyère sur les collines des Highlands.

Très tôt, Lady Sinulie avait voyagé à travers de nombreux pays mais il lui avait fallu attendre sa douzième année avant de visiter Rome où ses parents l'avaient traînée pour compléter sa formation culturelle. Elle parlait cependant l'idiome local aussi couramment qu'elle parlait le français, l'espagnol et l'allemand, tout en conservant un rauque accent de gorge qui l'identifiait comme étrangère et je soupçonne fortement que, si elle avait pu s'en débarrasser, elle aurait quand même tout fait pour le conserver. Elle n'était pas qu'une exilée, elle était un exil, un exil fait de cosmopolitisme. Ses connaissances étaient nombreuses non seulement en Europe, mais aussi dans l'hémisphère sud. Elle était tout aussi à son aise dans une fête chez des paysans qu'à une réception d'État. Et pourtant, quelque chose en elle évoquait sans cesse la formule : « Je ne laisserai pas ces salauds m'aplatir. » Elle refusait de se conformer aux usages de ses pays d'adoption, quels qu'ils fussent, de simuler un intérêt quelconque pour les projets de vacances estivales de ses confrères et consœurs ou, pour ne pas leur sembler trop farouche, de trouver « sympathiques » leurs micro-habitudes. Les réticences insécures des autres ne la « sphinctraient » pas. Les insultes et les menaces glissaient sur elle et personne ne réussirait à la faire dévier de son parcours ou perdre son élan. Elle était une pure *psycho-dunamis* !

Au cours de cette première soirée en sa compagnie, je n'ai pu qu'échanger quelques mots avec lady Sinulie. De notre bref entretien, j'ai pu cependant déduire qu'elle avait été attirée au colloque de Rome non pas à cause de la réputation de certains des conférenciers, mais bien, comme je l'avais soupçonné à l'époque et comme je le soupçonne encore, par un profond mépris nietzschéen de tout ce que ce genre de monde représente. Un mépris qui s'étendait du Très Saint-Père lui-même à tous les rites et dogmes de la

Grande-chaîne-de-l'existence, à l'ordre hiérarchique de la profession, ainsi qu'aux mythes qui relèguent l'homme et la femme à cet humiliant « état de grâce » autrement connu sous le nom de dépression-résignée-au-manque-d'objet-à-notre-désir, ou encore de tristesse-commune-et-quotidienne.

On avait élevé lady Sinulie dans une de ces confessions calvinistes nord-européennes iconoclastes qui font descendre les idoles et les manifestations du pouvoir de leurs piédestaux, et bien qu'adulte, elle s'était débarrassée de ces enseignements religieux somme toute assez quelconques, elle avait cependant cherché à s'éduquer et à se constituer une vision toujours plus dure et plus cynique de la vie. Au cours de nos conversations ultérieures, je commençai à nourrir en moi l'idée que, malgré l'étendue de ses voyages et le nombre de disciplines différentes auxquelles elle s'était dédiée, elle ne s'était intéressée aux plus grands spécimens de la nature humaine et de l'organisation sociale que pour mieux corroborer son hypothèse essentiellement paranoïaque qu'elle formulait comme suit : « La race humaine n'est qu'un anus en phase de rétention, un trou du cul ayant la ferme intention de (la) mettre hors service en étranglant sa force créatrice et en donnant des chaînes à (sa) liberté. » Elle se moquait des métonymies lacaniennes et parlait de « sphinc-taire » mais, pour elle, il ne s'agissait au fond que d'une hypothèse et non d'une conviction.

Cette dame m'inspirait de profonds sentiments de pitié, mêlés toutefois d'un profond respect puisque tout ce qu'elle disait ou faisait était rempli d'une motivation noble et vraie, inspirée par ce qu'elle respectait le plus, c'est-à-dire elle-même. Pouvait-elle vraiment s'abstenir de mentir à ceux qu'elle jugeait indignes de mériter sa vérité quand, implicitement ou explicitement, son air de dédain et le ton de sa voix les informaient qu'elle le faisait de toute façon. S'ils étaient assez intelligents pour s'en rendre compte, ils trouveraient dans ces mensonges la vérité qui leur était due. Elle les exaspérait. Elle les humiliait. Ou elle refusait tout simplement de faire semblant qu'elle leur cédait le pas. Ce qui eût été une obséquieuse hypocrisie.

Comme je vous l'ai déjà dit, cette femme était douée d'un esprit exceptionnel ; son sens de la réplique fit qu'au cours de son séjour dans la Ville éternelle on se l'arrachait, non sans une certaine crainte, pour l'inviter aux dîners les plus importants. Là comme ailleurs, elle manifestait toujours

une anomalie paradoxale qui dressait un obstacle entre elle et son esprit. Chaque fois que la conversation portait sur les commodités domestiques, la chaleur humaine, les soins qu'on prodigue aux enfants, son regard se voilait et perdait toute lueur d'intérêt pour le sujet. Elle s'en écartait comme d'un objet inférieur à sa condition. « Un vulgaire appareil digestif », l'avait-on déjà entendu siffler entre ses dents lorsqu'on lui annonça une naissance.

Sans doute devrions-nous, plus que toute autre personne, nous préoccuper de trouver une explication étiologique pour une arrogance si narcissiquement sur la défensive. »

La narratrice interrompit alors son histoire, élevant le regard vers les convives comme si elle quittait des yeux les pages d'un livre où était déjà rédigée l'évolution d'un cas. Comme si elle les poussait vers la tentation de formuler une interprétation typique, classique et générique, tout en les taquinant avec l'éventualité qu'ils n'y trouvent aucune vérité.

« J'allais apprendre plus tard, de la bouche de cette consœur sympathique entre tous, une partie de l'histoire de cette belle dame. Car, ô surprise, lady Sinulie était surtout une prétendante à son titre. Il fallait qu'il s'agisse du Nom-du-père pour qu'elle le portât. Mais ce n'était pas le cas, car son nom d'aristocrate lui venait de la souche maternelle qui, en tant qu'unique descendante de cette lignée, l'avait constituée comme héritière des terres et faisait en sorte que, sans qu'elle l'assume à proprement parler, on la connaissait dans le domaine familial par le titre porté, non pas par son père, mais par sa grand-mère maternelle, lady Sinulie des Farqueson. Je soupçonne néanmoins que le fait que son titre lui soit tombé en quenouille lui plaisait, et peut-être même parce qu'il ne lui était pas parvenu, comme il aurait été convenable, par la filiation paternelle. Remarquons que ce n'était pas que son père n'avait tiré aucun avantage de cette succession. Après le mariage, son épouse et lui-même s'installèrent sur les terres des Sinulie. Mais cela allait lui coûter cher.

La mère de notre noble dame, peu après son mariage, était tombée dans un état d'abjection profonde et irrémédiable. Elle qui autrefois était une de ces légendaires dames de vertu et de naissance, intelligente et dynamique comme sa fille, à la mort de sa mère, la douairière de Sinulie, elle se coucha sur un divan et resta immobile des heures durant, sans le moindre

mouvement pour se nourrir. Elle commandait qu'on lui servît là ses repas, toute prostrée qu'elle était sur le divan. Et si les domestiques ne pouvaient le faire, son aimable mari s'en chargeait. Cette dame jadis mince et élégante prit rapidement l'apparence d'une baleine échouée par manque d'exercice et excès d'alimentation. Elle finit par cesser de se préoccuper de sa toilette intime et se mit à dégager une odeur si répugnante que même les domestiques refusaient de la servir. Ils prirent tous leur congé et leur fuite pouvait même être attribuée aux cris fulminants qu'elle poussait lorsqu'on manquait dans son entourage à satisfaire sur-le-champ ses caprices.

C'est ainsi, en vaquant sans cesse aux extravagantes exigences de son épouse naufragée, que le père de la demoiselle avait acquis sa réputation de saint martyr. On voyait en lui l'homme le plus intègre, stable et altruiste du pays et toute sa famille était jugée par les autres (et j'imagine par lui-même) d'après l'étalon de sa fidélité et de son altruisme. Alors qu'il s'était réconcilié avec un quotidien banal et malheureux, sa femme s'enlisait dans la vase de sa misère hystérique. Tous deux connaissaient une immense souffrance de stagner ainsi dans une impasse. »

Et c'est ici que notre conteuse, analyste *senior* connue et respectée de tous comme didacticienne, fit une pause. Elle enleva ses lunettes, en mâchouilla les branches, puis les remit d'un geste pensif. Elle ne recommença à parler qu'après avoir subrepticement scruté l'ensemble des convives.

« Chers et aimables auditeurs, connaissez-vous l'œuvre d'Albert Camus, le prosateur et quasi philosophe pied-noir ? Cet homme était sans l'ombre d'un doute un véritable cynique rationaliste pour ce qui est de la société, et pourtant un utopiste pour ce qui a trait au corps. Eh bien, notre lady Sinulie citait souvent et avec un plaisir apparent les propos de ce Camus. Cet écrivain lui plaisait pour son agilité d'esprit et ses doutes quant à ce que les mœurs sociales font passer pour les valeurs naturelles de l'humanité, ainsi que pour la musique sous-jacente à son écriture, où les besoins et les désirs du corps se font persistants sous la lumière chaude du soleil dans l'air méditerranéen. L'être humain dans son clivage primordial. La civilisation, la culture de la vermine qui pullule. Sisyphe qui se délecte de la vision de la mer et de la fraîcheur de la brise marine du haut de la montagne d'où il devra à nouveau tomber avec son rocher, pour encore une fois le pousser vers le sommet. Mais les formules lapidaires et cyniques, rappelant La

Rochefoucauld, étaient toujours sa délectation principale, le levain qu'elle glissait dans la pâte de la suffisance des mondanités :

“ On condamna Meursault non seulement pour n'avoir pas pleuré lors de l'enterrement de sa mère, mais pour être allé jusqu'à prendre un excellent repas et faire l'amour cette journée-là. ”

“ Clamence, dans *La chute*, pleure un homme qui se sentait si coupable d'avoir trompé sa femme qu'il l'a tuée. ”

“ Les femmes sont comme Napoléon, elles croient pouvoir réussir là où tous les autres ont connu l'échec. ”

“ L'amitié est impuissante, ou alors distraite. ”

“ Fais-toi comme une pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église. ”

Il semblait que cette dame était de connivence avec le plus cynique des héros camusiens en ce qu'elle poussait la doxa des soucis et des préoccupations humaines jusqu'à la limite de leur absurdité pour en montrer le revers de la médaille, un paradoxe d'égoïsme non démenti. La face cachée de la lune était à la portée de son cœur et de ses pensées.

Elle discutait de ce canon remarquable avec la consœur dont je vous ai parlé précédemment. Lady Sinulie en connaissait, de toute évidence, une grande partie par cœur et s'en servait pour ridiculiser totalement la vision humaniste des rapports sociaux.

« Vous là, le bon docteur-modèle-des-âmes-et-des-cœurs, pontifiait-elle, il n'y a pas besoin de regarder très loin pour trouver derrière chaque préoccupation morale sur les relations humaines les goinfries du bébé affamé ou les manipulations jalouses de la liberté maternelle, ou la cupidité ontologique d'hommes, jeunes et vieux, qui ne s'inquiètent que de leur propre sort. On ne pleure pas sur le sort d'autrui. On pleure les autres à cause de soi-même. Voilà la nature véritable de ce que vous essayez de faire passer pour la virtualité du couple humain, affectionné et bienveillant. »

Et pour mieux démontrer son argument quant au renversement paradoxal de la sincérité vers l'hypocrisie et vice versa, aussi bien que pour mieux torturer ma consœur, lady Sinulie conçut de devenir membre de la Corporation sans abandonner aucune de ses opinions cyniques et anti-

humanistes. Elle “forgerait une science humaine de la psyché qui se fonderait sur les ruines de l’humanisme. Une refonte du précepte de la sincérité en toutes choses basée sur le droit au secret.” Elle “dénoncerait leur hypocrisie et la relativité de la prétendue science absolue de la psyché humaine en disposant les divers discours de leurs doctrines en un carnaval dialogique où la cacophonie de leurs prétentions inégales à la vérité référentielle s’épuiserait dans le cirque de l’absurde”, et tout cela sans même avoir besoin de se pencher le moins du monde pour leur enfoncer ouvertement le nez dedans. »

Elle jouissait en silence de ses dé-constructions, sans même jamais révéler l’emplacement des mines dans le champ de leurs discussions à ma consœur, sa si sympathique confidente. Si cette dernière s’était sentie menacée par la tentative de sabotage que menait la lady, qu’y aurait-elle pu faire ? La dénoncer en public ? Pour abus de confiance ? Ou la laisser tout simplement faire naufrage sur l’écueil de l’*establishment* bureaucratique et institutionnel sur lequel elle avait mis le cap. Toujours est-il que c’est en me demandant une opinion pour mieux réfléchir aux circonstances de ce cas que ma consœur me consulta en premier.

Et c’est ainsi que lady Sinulie réalisait son exultation précoce en un soi totalement narcissique. Il lui avait été impossible d’y renoncer par ses propres moyens, mais elle n’avait pas su non plus sonder les motifs pour lesquels il provoquait de la part d’autrui de telles violences dans le retrait et de telles repréailles punitives.

Elle implorait presque qu’on lui explique la raison pour laquelle ce soi narcissique l’avait vouée à une telle solitude, et surtout lorsqu’elle-même le considérait comme une qualité fort souhaitable chez les autres : “ Qu’ils se mettent à se vanter qu’ils volent plus vite et plus haut que n’importe qui. Qu’ils aient une connaissance qui dépasse même la mienne. ” Ces pensées la poussaient non plus à vouloir castrer les autres, mais à les désirer. À vouloir voler vers la flamme de leur hardiesse. Après tout, le Narcisse d’un tel ne saurait paralyser celui de l’autre par le poids d’un souci et d’une dépendance permanents. Enfin, peut-être. Narcisse demande à ce qu’on éclaire son vol du regard d’autrui, un regard qui n’a pas de règne mais qui amplifie le sentiment d’exaltation. “ Qu’un Narcisse en immobilise un autre ? Jamais ! ”

Ma bonne et sainte consœur était, au fond, horrifiée par les froids blasphèmes calculateurs de la dame. Mais elle continuait à lui répondre avec la même compassion et discrétion, et la plus sincère modestie. La bonne docteur réagissait aux sophismes rationnels et dévastateurs de lady Sinulie par des traces de *babillage* ou de *langage corporel*. Eeeuuuhhh... Beeuuhh, bèèèèè, beeeen... Aaaaah... etc. La dame paraissait n'y rien comprendre, mais, malgré son caractère moqueur, elle semblait se détendre en l'écoutant gargouiller. Elle s'enfonçait dans son fauteuil et laissait ce gargouillis lentement décanter au fond de son ventre.

Leurs conversations avaient commencé à révéler que lorsque le père de lady Sinulie était déçu et qu'il se fâchait du poids mort que représentait pour lui sa femme, il avait coutume d'user d'un sarcasme tranchant qui lui était propre. Il doutait des bonnes intentions de sa progéniture et se moquait avec esprit et humeur cruels des efforts ingénus que déployait la « puérile » lady Sinulie pour tenter de guérir sa mère blessée.

Lorsque sa femme ne pouvait plus soutenir la mitraille de son fiel sans être totalement paralysée et sombrer dans un abîme de souffrance et de blessure, le tir était redirigé contre son unique enfant qui y réagissait avec un énervement et une vivacité prometteurs, si différents de la morbidité de sa mère. Elle bondissait en l'air en accomplissant des prodiges d'acrobatie verbale qui ne trahissaient aucune blessure ou humiliation. Du moins, aucune qui ne fut perceptible par une psychanalyste dont la perspicacité et l'intuition inférieures à celles dont faisait preuve mon excellente consœur.

Dans un moment d'inattention et d'exaspération devant le vitriol que lui déversait la dame, notre assez bonne docteur laissa tomber le mot « cynisme » avec un léger ton péjoratif. Et notre lady de lui rétorquer : « Mais j'adore le cynisme, autant que j'aime le diable. Lorsque le mal est du côté des saints, il faut s'allier au diable. Qu'est-ce que le cynisme ? La méchanceté est un détail qui nous empêche de le connaître. Vous voyez combien l'ignorance est dangereuse. » (Lady Sinulie ne pouvait parfois résister à l'envie de mordre l'oreille qu'on lui tendait ou du moins lui flanquer la gifle de son érudition.) « Le cynisme est une école de pensée fondée sur la doctrine d'Antisthène et un certain mode de vie. Le grand Diogène lui-même était fier de se faire traiter de cynique et de faire preuve d'une saine méfiance à l'égard des soi-disant conventions et du qu'en-dira-

t-on. Mais ce qui énerve vraiment ces moutons de Panurge c'est le manque de confiance en une moralité de paroles et d'actes d'acceptation universelle. Les dogmes, quoi ! Ce cynisme, avouons-le, présente un réel danger de par son opposition au droit commun et à la conformité naturelle. Mais dites-moi, ma bonne docteur, votre docteur Freud parlait-il vraiment de façon si différente dans *Malaise dans la civilisation* ou même dans son exhortation à respecter ce qu'il qualifiait de pulsions ? Le plus grand cynique de l'humanité a sans doute été le père fondateur de votre science sacrée. Aujourd'hui la bande de flagorneurs répugnants qui pullule dans le champ de la science qu'il a créée jetterait sans doute votre D^r Freud à la porte de son propre club. »

La bonne docteur avait cru, en premier lieu, que la " cure " de lady Sinulie s'effectuerait en lui faisant valoir son isolement inconcevable en tant que tel. En lui faisant contempler la solitude amère de l'avenir comme chemin de salut. Quelle espèce d'anachorète émergeant du désert avide de la compagnie de l'humanité cette docteur patiente et silencieuse n'allait-elle pas faire d'elle ? Son isolement narcissique serait poussé aux extrémités de l'intolérable jusqu'à ce que l'Autre commence à lui manquer et qu'elle s'adoucisse assez pour aller à sa rencontre.

Mais non, je suis convaincue, savants confrères et consœurs, que ce que vous qualifieriez de clivages défensifs maniaques chez lady Sinulie lui plaisaient encore trop pour que ce genre de scénario porte des fruits. Les quelques ecchymoses qu'elle récoltait en se coudoyant une place la blessaient juste assez pour la pousser de l'avant, comme une skieuse de slalom qui se recroqueville sur ses bâtons et les oriente vers l'arrière pour donner du ressort à ses manœuvres acrobatiques et accroître sa vitesse.

Mais non, la méthode thérapeutique n'allait pas consister en un isolationnisme exagéré ! Il allait falloir prendre des chemins de traverse, rudes et malaisés, pour mener cette cure à bien, conclut l'assez bonne docteur, après bien des consultations libres avec moi.

La première condition, *sine qua non*, pour que la bonne docteur " traite " lady Sinulie était de ne jamais lui laisser entendre qu'elle était en train de la « traiter. » Elles avaient fait connaissance au cours d'un événement mondain et, pour cette raison, la dame lui avait demandé s'il était possible qu'elles continuent à se voir, même s'il fallait pour cela que ma consœur,

plus souvent qu'autrement, s'arrange pour disposer d'une heure de pause-café en consultation.

“ J'imagine que vous allez bientôt me demander de sauter sur le divan », elle provoqua la bonne docteur d'un coup d'œil effrayé sur ledit meuble. “ Pour quelques milliers de dollars, je peux vous élaborer un syndrome de fixation illusoire sur votre personne dont vous pourrez ensuite prétendre me guérir. N'avez-vous pas honte, vous et vos collègues ? Toute cette sorcellerie et ce charabia au nom de l'incontaminabilité du transfert tiennent de la plus grande impolitesse », poursuivit-elle sur le ton de la provocation. “ Vous ne pensez pas que vous en faites un peu trop dans le genre tordu ? L'autre jour, un de mes amis était même en train de se vanter que son analyste, après quelques semaines, lui avait donné une interprétation : ‘ Étant bébé, vous étiez furieux que maman ne vous laisse pas lécher de sur son sein, de peur qu'il ne soit devenu aigre, le vomi que vous veniez d'y régurgiter. Maintenant, vous vous en souvenez et vous répétez tout cela parce que vous avez voulu recracher mes mots avant d'y avoir goûté, ce qui veut dire que vous voulez m'arracher le pénis avec les dents et le balancer par terre. ’ Que pensez-vous de ça, hein ?... ”

Par bonheur, l'assez bonne docteur ne savait rien faire d'autre que d'en rire de bon cœur avec elle. »

Ici notre conteuse s'arrêta pour siroter un cognac, suivi d'un café bien serré. On toussota dans l'auditoire, c'étaient ceux parmi les analystes présents qui s'étaient déjà fait analyser eux-mêmes par une personne connue pour ce genre d'interprétations délirantes, ou peut-être étaient-ce les toussotements de ceux qui se sentaient quant à eux véritablement coupables de pareilles obscénités.

« L'idée de consulter ma consœur de façon professionnelle ne l'aurait jamais effleurée et il est probable que cette dernière n'aurait pas recommandé cela comme mode privilégié de traitement. Brillante et impitoyable, la dame se moquait de ce genre de pratique : se laisser aller, prostrée, dans le vide sur la seule foi d'un mentor idéalisé. “ Imaginez-moi un peu, couchée là sur le divan et derrière moi, un observateur pourrait s'installer avec des seaux d'eau froide et me laisser avec l'illusion que je paye des milliers de dollars pour connaître l'âme-sœur. ” Et pourtant, elle se sentit paralysée lorsque mon assez bonne consœur lui dit tout simplement

et avec calme : “ Je m’installerais où vous le voudrez, mais il faut me dire où. ” Cette proposition lui causa une telle émotion qu’elle croyait presque sentir surgir en elle-même un baume guérisseur qui la réchauffait et la calmait mais qui, en même temps, l’immobilisait sous le double effet de la crainte et de la joie. Comment pouvait-elle se laisser manipuler à ce point ? Se pouvait-il que le corps d’un autre se déplace en silence de façon à s’adapter au sien ? Pour un instant, il lui sembla que la raide tension dans ses membres toujours prêts à bondir se retirait lentement de son corps en même temps qu’elle commençait à se rendre compte de la sécurité qu’une pareille offre pouvait lui procurer.

Sa tranquillité ne fut d’abord que de courte durée. S’allonger sur le divan, n’était-ce pas se soumettre au pouvoir de celle qui restait debout ? N’était-ce pas tricher avec le jeu de cartes avant la partie, et donner toutes les chances à l’auditeur ? Si on établissait dès le début une telle inégalité, comment faire confiance à l’autre et s’attendre à ce qu’il ne se complaise pas dans une domination abusive et une mainmise sur l’interprétation ? Comment pouvait-on même suggérer qu’on expose ses tripes dans des conditions si inéquitables ? Une tyrannie herméneutique, voilà ce que c’était ! Une tyrannie herméneutique ! Elle répétait la formule avec un plaisir incantatoire. Après tout, la tournure était plutôt efficace. Et puis, l’assez bonne docteur n’avait-elle pas lu sa contribution à l’anthologie publiée par l’École des études françaises de Yale, dans laquelle elle exposait le cas de Dora et montrait, grâce à une critique qui cernait de près le texte freudien, toutes les façons par lesquelles cet exploiteur avait distorsionné non seulement les propos de Dora, mais les circonstances familiales tout entières pour mieux faire le grand seigneur, en lui prouvant, ainsi qu’au reste du monde, la véracité de sa théorie ? N’avait-elle pas lu Jeffrey Mason ?

L’assez bonne docteur haussa les épaules et répondit : « Sans doute pourrait-il maintenant se passer autre chose. Vous pourriez vous tenir tranquille, juste assez pour vous aider à être, tout simplement, pour qu’on puisse s’occuper de vous. » Une réponse bien modeste, pour le moins.

Il y eut une longue pause. Quelque chose avait encore agité lady Sinulie. Elle avait senti l’instant de grâce. Son visage s’empourpra. Mais elle n’allait pas se départir de sitôt de son aptitude pour la réplique. « Quelle grâce...

Comme le fils d'Abraham. On s'était bien occupé de lui. Il savait lui ce que c'était que la grâce. »

Mais au fur et à mesure qu'elle parlait à la bonne docteur, lady Sinulie commença à remarquer que sur le plan de la signification, elle pouvait bien elle aussi se faire traiter de tyran. Elle n'avait jamais questionné tous les mots-valises et les phrases toutes faites dont elle se servait comme poignards ou boucliers de dérision et d'admiration. Mais ils commençaient à avoir l'air de ces inepties mondaines qu'elle détestait. Et les traits qui fusaient des esprits mondains, ces bons mots dont elle mitraillait son entourage, n'avaient qu'une valeur préétablie et sans effet, pire, il ne s'agissait que de cadavres de métaphores. Une charogne tout enflée. Mort-née dans le creux de ses tripes.

Le vocabulaire de la religion faisait partie du corpus de mots qu'elle avait relégué aux oubliettes. Mais elle se surprit un jour à dire que les humbles paroles de l'assez bonne docteur et ses silences ouverts constituaient une forme de " piété ".

Et tout commença. La boîte de Pandore s'ouvrit. Quelle était cette chose qu'on nommait la « grâce » ?

Il y a longtemps, son éducation chrétienne, dont elle avait longtemps tourné la stupidité en ridicule, lui avait fourni une notion semblable mais, étrangement, elle ne réussissait plus à la définir. La " grâce ". Qu'on recevait, malgré tout. Que l'on pouvait prendre sans devoir la rendre au centuple.

Mais elle allait devoir se reconstruire elle-même, au-delà de ce signifié.

" Adam et Eve ont perdu la grâce. "

" Lucifer aussi. "

" La grâce, se mit-elle à penser au fond d'elle-même, sans que j'aie à le demander, un sein sur lequel poser ma tête fiévreuse, une musique pour ralentir mon pouls effréné. Quelqu'un qui s'ouvrirait à moi comme une offrande et qui me laisserait dans la quiétude absolue que procure la certitude qu'on ne demandera rien d'impossible en échange. Rien. Ni maintenant. Ni plus tard. La grâce ? C'est la tranquillité en présence de l'autre. Mais à tout jamais ?

Ah ! ah ! C'est qu'il y a un prix à payer. Celui de la liberté de jugement. Celui de la créativité. Le sein accueillant et frais n'était qu'un leurre qui empêchait tout mouvement et toute croissance. La grâce véritable n'exigerait pas un tel prix.

Et c'est ainsi que Lucifer — grand épistémophile devant l'Éternel — perdit la grâce. Peut-être en chuta-t-il. Peut-être aussi s'en échappa-t-il pour se libérer des leurres de la grâce. Le fils d'Abraham s'est tenu tranquille et on s'est occupé de lui. ”

Elle réfléchit aux différents emplois du mot “ grâce. ” “ La grâce qu'on accorde avant l'exécution. La grâce divine arrêta la main d'Abraham au moment même où il s'était résolu à suivre l'ordre de Dieu et à lui sacrifier son fils unique. La grâce de Dieu envers nous a été de sacrifier son fils unique pour notre rédemption. ” Elle fit une moue de dégoût et fronça le nez : “ Quelles foutaises ! Avait-on déjà pensé à retravailler un peu l'histoire du sacrifice d'Abraham ? Avec une exégèse différente, peut-être. Laissez libre cours à votre imagination un instant, libérez-la de la tradition sélective des mythes. Freud lui-même n'a choisi après tout qu'un exemplaire en particulier parmi une quantité de mythes d'Œdipe et de Narcisse. Jetons un petit coup d'œil en gros plan sur la main du bourreau qui s'arrête au moment fort de ce petit drame familial.

Tout d'abord, la mère n'a absolument rien à dire dans tout ce charabia. Le fils réclame la vie sauve, au nom de sa mère, sinon du sien. Une demi-hypocrisie. Qui ne marche pas et il est obligé de monter sur le bûcher du sacrifice. Avec un silence consentant, sans se révolter et sans penser à la fuite ? Et Abraham qui se demande, terrorisé, si Dieu lui a vraiment parlé ou s'il s'était simplement agi d'une voix psychotique surgie du fond de sa haine laïosienne ; tout le reste est douceur et lumière. Vous vous imaginez comment le fils se sent après ça ? Papa qui dit : ‘ C'est pas grave, fiston, on s'est juste trompés, ce n'était qu'une épreuve, on rentre à la maison. ’ Abraham ne voit aucune difficulté à chasser de son esprit le poing levé du père qui serre son couteau, prêt à le plonger dans le cœur de son fils. Et ils vécurent tous heureux dans la grâce de Dieu. ”

Ma consœur venait me consulter avec une fréquence accrue. La vision d'une lady Sinulie promise aux tourments éternels d'une solitude amère la désespérait plus que son projet de duper la confiance monumentale que la

dame avait en son intériorité et en sa réflexion sur le soi. Mais que faire de plus ? L'assez bonne docteur en était venue à songer à se retirer complètement de la profession pour avoir fait la connaissance de quelqu'un qui semblait dépasser entièrement son potentiel analytique. Il est amusant de noter qu'elle n'a jamais songé à mettre la dame à la porte. Il existait, de toute évidence, une espèce de lien mystérieux entre ces deux êtres si apparemment disparates.

Après avoir entendu l'évolution du cas, qui tenait plus d'un conte que d'un dossier médical, je renvoyai ma consœur pour me laisser le temps de méditer sur ce que je venais d'entendre. Après une longue réflexion, je la rappelai et je lui soumis la brève interprétation que j'avais préparée et qui tenait autant de la stratégie que du paradoxe. Je m'étais arrangée pour que tout ceci se déroule dans les dix minutes qui séparaient mes propres séances d'analyse, pour mieux forclure toute discussion et laisser cette écharde plantée dans la chair de ma consœur. Je lui dis, ou plutôt je lui fis la lecture de ce qui suit :

“ Il y a des patients qui défient l'analyse parce que leur moi n'est pas assez fort, leur nature trop désintégrée ou parce qu'ils ont des déficiences organiques ; il y a aussi des patients dont on doit lire l'intériorité comme une fiction qui doit être laissée sans interprétation pour qu'ils puissent continuer leur rêve. Ce rêve est un infini qu'il vaut mieux ne pas délaïsser pour revenir aux limitations de la tristesse ordinaire de notre quotidien. Il n'y a pas de commune mesure entre l'allégement de la souffrance et la misère hystérique. ” Je ne sais si ce furent mes paroles, sans doute inadéquates et brutales, ou le cynisme invétéré de lady Sinulie, qui en vinrent à bout, mais ma très chère collègue passa, quant à elle, par une sorte de dépression masquée. Ou du moins avait-elle commencé à déchanter de l'analyse. Elle se mit à moins pratiquer et à faire autre chose dans la vie : des choses pratiques. Elle cessa d'être introspective, pour ainsi dire, et se consacra à des activités plus tactiles. Elle changea sa raison de vivre, remplaçant la *psyché* par la *technè*. Sans doute sa toute-puissance narcissique de médecin des âmes en avait-elle pris un sale coup, peut-être même un coup irréparable.

Je ne saurais vous dire à quel moment ces “ conversations ” avec lady Sinulie cessèrent. Pourtant j'eus plus tard des nouvelles de cette dame

exceptionnelle, non par ma consœur mais par lady Sinulie elle-même. » Notre narratrice semble alors entamer une sorte de digression.

« Hélas, si j'ai dû laisser mes préoccupations exclusivement politiques et progressistes du passé pour commencer ce jeu de fantasmes qu'est notre métier, c'est bien parce que je croyais que priver les êtres humains de la sphère ontologique d'intériorité représentait l'une des plus atroces cruautés de l'humanité, mais qui est couramment pratiquée dans les sciences humaines et sociales depuis la Deuxième Guerre mondiale. Lady Sinulie a en effet fait preuve d'une grande cruauté envers notre assez bonne docteur parce qu'elle avait clivé de notre amie les parties de son intériorité qui auraient pu, si elles avaient été révélées, persuader notre assez bonne docteur de la valeur de sa vocation qui était désormais tournée vers des tâches plus modestes et a-téléologiques.

Mais comment aurais-je pu savoir tout cela au moment où je lui lisais mon intervention ?

Quelques années plus tard, je me trouvais encore une fois dans la Ville éternelle pour assister, bien entendu, à un autre grand rassemblement des clans qui, comme leur patriarche Freud, ont un culte pour l'archéologie et préfèrent vénérer des ruines plutôt qu'une métropole moderne en croissance.

Lors de ce séjour, j'habitais chez un confrère *senior* qui était un ami de longue date et dont j'estimais grandement la façon éclairée de tenir à la doctrine classique. »

Notre narratrice continuait à digresser et on pouvait même dire qu'elle s'auto-congratulait.

« C'est aussi ma façon de procéder, vous le savez tous. Qui se ressemble s'assemble. Après tout, même Lacan voulait être freudien au fond... » Ce qui suscita un petit rire et un assentiment généralisé parmi les convives.

« Mon confrère avait organisé une grande soirée dans le cadre charmant de sa villa romaine et, au cours d'un petit déjeuner prolongé, il me décrivait les invités. “ Et il y aura un convive très spécial. Vous allez l'adorer. Sa tendresse, sa modestie, la réserve qu'elle maintient sur toutes ces tirades déconstructionnistes et radicales des discours du post-modernisme contre

ceux de l'analyse classique. Et son courage. Quel dommage, cet accident, mais, vous savez, elle se débrouille très bien, quoique que ceux qui l'ont connue avant soutiennent que ça a totalement changé son caractère. Que ça l'a calmée ; un peu comme pouliner peut calmer une jument rétive. ”

Bien que j'éprouvais un certain soulagement à savoir que nous aurions le plaisir de la compagnie d'une invitée si agréable, je ne peux pas dire que j'étais excessivement curieuse ou impatiente. Eh bien, ce soir-là, le Dr X fit une entrée qui manquait plutôt de grâce, mais qui pour moi était spectaculaire, car il s'agissait de nulle autre que lady Sinulie.

Au cours de notre conversation, plutôt correcte sinon assez banale, à table, je parlai assez peu au Dr. X, bien que nous nous étions reconnues plus tôt et saluées avec effusion. Son entourage baignait dans la tiédeur de sa sérénité. Certains même s'ouvraient à son jugement sans craindre aucunement les aspérités qui caractérisaient autrefois lady Sinulie. Elle était devenue une praticienne respectée et qui “ savait guérir ”. Les gens s'inclinaient avec respect devant son silence. Comme elle avait dû être bien analysée, pensaient-ils. Ils se demandaient tous en eux-mêmes qui avait bien pu être son didacticien. Que Dieu le, ou la, bénisse. L'honneur d'avoir formé une telle merveille devait sûrement revenir tout entier à cette personne.

Bien plus tard dans la soirée, je buvais un verre de grappa sur la terrasse lorsqu'un bruit de pas traînants m'avertit de son approche. Je lui offris de s'asseoir mais elle refusa, préférant rester debout à demi voutée, lovée sur la balustrade.

C'est alors qu'elle me demanda des nouvelles de mon assez bonne consœur. Je lui en donnai volontiers. Elle me dit qu'elle se sentait encore très proche de ma consœur. Un très bon “ objet interne ” à avoir en phase d'anxiété. Elle regrettait de n'avoir jamais pu la remercier pour ce dont elle s'était rendu compte beaucoup plus tard et qui avait été « une forme extrêmement subreptice de psychanalyse-malgré-soi. » *Ses propres termes !* Elle m'expliqua alors sa transformation, ayant déjà eu l'intuition que je voulais en savoir plus : “ Après que nous, je veux dire votre consœur et moi-même, nous fûmes quittées, je suis venue ici à Rome pour occuper une position de chercheur assez prestigieuse. C'est alors que je fis un rêve qui me troubla fortement. Je rêvai que j'étais avec elle en analyse. Non seulement étais-je

couchée, mais je n'étais plus sur le divan ; je reposais sur son sein comme le Crucifié sur les genoux de la Vierge. Ce qui m'avait le plus dérangée avait été de me réveiller avec un sentiment de quiétude intérieure et de douceur que je ne connaissais absolument pas. Plus tard, même lorsque ce sentiment s'était évaporé ou avait fui, chassé par les exigences d'une rivalité intellectuelle métapsychologique, je n'arrivais pas à en détruire le souvenir. Pire, je n'arrivais pas à me défaire du désir de le répéter. De remplir à nouveau la trace d'un trou béant ? " Elle eut un petit rire. " Les prosélytes d'une certaine école parleraient du moins en ce genre de termes. À l'époque, je devais être heureuse que votre consœur ne soit pas là car, bien que je pouvais parler librement de toutes choses, appeler un chat un chat et un clitoris un clitoris, j'aurais eu terriblement honte de lui faire part de ce rêve, et encore plus honte de le lui cacher dans ma honte. Maintenant, bien sûr, je sais que je connaissais alors les affres d'une régression primordiale et archaïque profonde.

Eh bien, quelque chose en moi, comme s'il s'agissait d'une dépendance, brûlait de connaître cette expérience à nouveau. Elle me revenait parfois en rêve mais jamais dans des rapports vécus. D'une certaine façon, je n'étais jamais prête à assumer une telle position vis-à-vis d'un Autre.

Je me rendis compte que le rêve n'était pas venu de nulle part. Il s'agissait, vous avez sans doute fait le rapprochement, d'un emprunt culturel à la Pietà.

J'avais, malgré moi, commencé à languir pour cette sculpture. Je la visitais aussi souvent que possible. Prétextant des recherches, j'obtins une permission spéciale pour visiter la basilique en soirée. Ce n'était pas la première fois, bien sûr, que je voyais ce chef d'œuvre. À bien y penser, la première fois remontait à mon adolescence, en compagnie de ma mère. Il se pouvait bien qu'à l'époque la statue éveillait déjà en moi des sentiments profonds mais, si c'était le cas, je les étouffais bien vite. Je me souviens par contre très clairement de la dérision, typique du vieux conflit religieux en Écosse qui divisait les protestants et les catholiques, dont avait fait preuve ma mère : ' Oh, mon dieu, comme c'est dégoûtant tous ces catholiques qui n'arrêtent pas de lui baiser le pied. C'est carrément malpropre ! Ils l'ont presque usé à force de l'embrasser. Tu ne penses pas, chérie, que c'est une preuve de déficience intellectuelle que de fonder sa foi sur des objets

concrets de ce genre ? Que c'est un signe de leur manque total d'aptitude pour les abstractions de la métaphore ? Comment peuvent-ils croire à de pareils objets ? C'est aussi ridicule que ces histoires de communion et d'eucharistie ! ' ' "

La dame me raconta alors ce qui lui était arrivé : " Le soir où je devais quitter Rome, y ayant accompli mes tâches intellectuelles et progressistes, je me rendis à une heure fort tardive sur les lieux de la Pietà. La basilique était vide, et seules les ombres de quelques cierges grésillants s'allongeaient sous ses voûtes. La Pietà baignait dans la lumière des chandelles qui l'entouraient. La lueur vacillante des cierges donnait d'abord l'impression que les deux figures qui la composent étaient particulièrement grandes et immobiles. Je m'assis au loin pour mieux la contempler et en absorber toute la quiétude, sachant que j'allais bientôt devoir partir rejoindre la course de mes acrobaties métapsychologiques et de mes vagabondages intellectuels. Changements de poste dans un monde bien petit. Toujours à prendre congé. Ce moment de calme en leur compagnie allait être le dernier avant longtemps. Mais après que je les eus ainsi contemplés longuement, les flammes qui vacillaient commencèrent à me faire un effet tout à fait contraire. Il me semblait que le visage et les mains de la Vierge et de son fils crucifié avaient commencé à bouger, d'abord des lèvres, imperceptiblement, pour culminer enfin dans toute une cacophonie de gestes. La griffe de l'angoisse me déchirait le cœur alors qu'on arrachait à ces vénérables pierres leur grâce tranquille. La profanation iconoclaste de cette image de paix et de sécurité maternelle avait été réveillée dans un tapage où on ne retrouverait plus jamais la quiétude d'autrefois. Le vacarme douloureux de la tranquillité !

Tourmentée dans mon for intérieur d'avoir perdu la grâce, je ne pouvais plus supporter d'observer ce mouvement incessant. Mais comment l'arrêter ? Je me levai. En m'approchant de la sculpture, je soufflai les cierges. Sans y penser, car mon corps venait de réfléchir pour moi : couvre-les avec ton corps. Étouffe ce feu. Couche-toi sur le corps du Christ prostré sur les genoux de Marie. Et je regardai vers le ciel.

Ça avait marché. Son calme reflua en moi. Une forme sans procès. Le mouvement s'était arrêté. La statue était à nouveau de pierre sous le contact de mon dos, mes jambes et mes bras. J'avais dû la tuer à nouveau pour en

ressaisir la tranquillité. La Vierge n'épongeait plus mon front, elle n'étendait plus de baume sur mes plaies. Mais du moins ne bougeait-elle plus, et c'était tout ce que je demandais. Le don de la grâce dans l'étreinte de la quiétude. »

Sur la terrasse, autour de nous, commencèrent à monter, du fond d'elle-même, des sanglots qui nous étonnèrent toutes deux. L'expression de la tristesse la plus profonde qu'il m'ait été donné d'entendre.

Après une longue pause qui nous permit de retrouver nos esprits, elle poursuivit : « Je n'ai jamais vraiment cru à tous ces doutes que je formulais sur vous et sur l'humanité. Je me défendais tout simplement contre la certitude que personne n'adorerait la merveille de ma tranquillité sans immobiliser mon centre pour l'éternité.

Mais, par l'effet d'une sorte de grâce, cela vient de m'être donné. Pour un bref instant. » »

Ce que notre narratrice allait dire ensuite allait me laisser perplexe. Ces mots, les avait-elle imaginés, ou étaient-ils ceux de lady Sinulie, ou encore ce qu'elle imaginait être les pensées de lady Sinulie et, dans ce cas, celles de quelle époque ? À l'époque de l'expérience avec la Pietà ? Sur la terrasse romaine ce soir-là ? Ou au moment où nous étions en train d'écouter cette histoire ?

« Quel prix avait-elle dû payer pour cette grâce ?

Allait-elle pouvoir continuer à le payer ?

Et elle était toujours hantée par le pressentiment que si elle quittait le piédestal de cette grâce pour monter à nouveau sur celui de la connaissance et de son amour particulier de la vérité, on lui arracherait alors sa grâce comme une assiette à demi remplie qu'on dérobe sous le nez de celui qui ose regarder ailleurs.

Il semblait qu'elle allait devoir, pour ne pas perdre la grâce, rester tout à fait immobile. Ce qui était autrefois une aspiration était devenu une obligation. Ses muscles allaient commencer à lui faire mal. »

Les rythmes ralentis des modulations vocales et somatisées de notre conteuse avaient produit leur effet sur l'auditoire qui avait commencé à se

laisser bercer. L'histoire tirait sûrement à sa fin. Mais notre conteuse reprit de plus belle ; une nouvelle vigueur imprégnait son aspect et sa voix.

« Et maintenant, chers collègues et amis, voici le dernier rebondissement de cette histoire. Une omission, ou plutôt quelque chose que je tenais à garder pour la fin, à propos de ma rencontre avec lady Sinulie cette nuit d'été-là à Rome. Elle s'était non seulement assagie et tranquillisée, mais qui plus est, elle avait tout perdu de l'activité corporelle de sa jeunesse. Il eut été plus exact de dire non que son entrée avait plutôt manqué de grâce, mais qu'elle s'était littéralement traînée en traversant la porte sur deux béquilles attachées à ses avant-bras. Elle lançait l'une vers l'avant, puis l'autre, se servant de cette dernière comme d'un grappin avec lequel elle pouvait avancer en traînant sur ses deux jambes tordues, l'une après l'autre. Sa paralysie des membres inférieurs était presque totale et elle ne pouvait se déplacer qu'au prix d'une lutte lente et douloureuse.

Quant à la partie supérieure de son corps, il ne s'agissait plus de la même femme. Elle ne se servait d'ailleurs plus du titre nobiliaire et elle avait délaissé sa chevalière aux poignards. Ses traits étaient tirés par une douleur inexprimable. Immobiles. Le léger tic autour de ses yeux, ses sourcils, ses lèvres et son menton avait disparu : elle était devenue une nature morte.

“ Voici comment tout cela s'est passé : j'avais entendu, au fond de la basilique, le grincement d'une grille qui s'ouvrait et un bruit de pas pressés sur le plancher de marbre. Je me figeai littéralement sur place par crainte d'être surprise dans cette position par les *sampietrini* qui crieraient certainement au sacrilège ou, pis encore, à la folie furieuse. Les pas se rapprochaient, toujours plus pressés, mais irréguliers. Ils amenèrent une forme qui se pencha sur moi, couverte de sueur et haletante, visiblement perturbée. J'étais certes sur le point de me lever d'un bond pour filer, mais je ne pouvais plus bouger. Ma peur me clouait sur place. Et c'est alors que la chose eut lieu. La forme (j'appris plus tard qu'il s'agissait d'une féministe fanatique) leva un bras dans la main duquel il y avait un revolver. Elle hurla en italien : “ Putain de Vierge, tu l'as tué ton fils, tes liens amoureux lui ont appris à se désarmer complètement devant l'ennemi. Maintenant, tu vas tendre l'autre joue ! ” Et la folle tira alors plusieurs coups.

Vous ne trouvez pas ça bizarre qu'une féministe ait parlé d'une telle façon ? Cela m'a beaucoup aidée de réfléchir sur cette énigme dans le cadre de ma

pratique, et de voir la haine primordiale de la mère à la base de la peur-du-mâle et de la haine-du-mâle chez mes patients.

Le bruit était assourdissant. Par bonheur, elle avait visé la tête. C'est-à-dire celle de Marie. Je ne sentais aucune douleur, j'étais engourdie. J'essaierais de me dégager de là quand elle se serait enfuie. Mais je ne pouvais plus du tout bouger mes membres inférieurs. L'une des balles avait dû ricocher contre la pierre et se loger dans mon corps. Je restai là, immobile, et on me découvrit quelques heures plus tard, sans connaissance. J'avais eu ce soir-là la conviction que j'allais mourir sur les lieux. Je n'avais aucune crainte. Savez-vous à quoi je pensais avant de tomber dans les pommes ? Je me demandais simplement si notre assez bonne collègue allait avoir suffisamment confiance (en moi), devant les circonstances de mon trépas, pour avoir foi en l'agissement de la grâce et non en celui de la damnation. " »

L'histoire de la paralysie et des béquilles avait, bien entendu, exposé son jeu. Mais personne n'avait rien dit, on avait laissé à la conteuse le droit de placer ses atouts là où elle voulait. Elle leva le menton pour mieux embrasser du regard tous ceux présents dans la salle et elle se mit à protester avec hauteur : « Vous pouvez maintenant montrer votre désapprobation. Oui, j'ai vraiment péché. Je suis trop vieille pour ce genre de train-train. Je ne peux plus reposer en paix.

Je n'ai jamais osé, pendant toutes ces années, être moi-même. Je préférais reposer en paix. Je préférais la paralysie aux coups de fouet que vous venez d'asséner à votre confrère renégat pour ses pulsions exhibitionnistes et ses tentatives incessantes d'en savoir plus qu'il n'est normalement permis. Enfin, j'imagine que vous avez présumé qu'il s'agit d'un *confrère* !

Reposer en paix. Pendant toutes ces années. Ah, quelle grâce que ce repos des fatigues passées. Mais un jour, je me réveillai avec des picotements dans les pieds et je me rendis compte que de n'avoir pas tout essayé pour raviver mes jambes mortes, je m'étais rendue aussi abjecte que la mère de lady Sinulie. Je me haïssais.

À compter de ce jour-là, je payai secrètement les services d'un massothérapeute et nous nous mîmes ensemble à travailler pour ramener la

sensation, le mouvement, la force musculaire à mes membres inférieurs. Et au bout de ces efforts... »

Notre conteuse infirme se leva de son fauteuil, souleva les cannes qu'elle avait appuyées contre le dossier et les transporta jusqu'à la cheminée. Elle marchait avec détermination, en de grandes enjambées. Et de ses bras qui avaient acquis une force surhumaine depuis les années qu'ils traînaient sa carcasse inférieure paralysée, elle les cassa en deux et les lança dans les flammes.

« Enfin je trouve la force de le faire : de jeter les béquilles de la complaisance pour avoir la paix.

Mais c'est moi, l'auteur de ce livre que vous avez brisé en morceaux ! Ce n'est pas *un* auteur mais *une* auteure ! Alors, excommuniez-moi ! Car je préférerais cela à ce que vous fassiez l'étayage de mon soi tout entier. »

Alors, un nombre d'entre nous se leva pour demander en chœur : « Mais qui alors est l'assez bonne collègue ? Et qui est le narrateur-superviseur, si vous êtes lady Sinulie et non le superviseur que vous prétendiez être dans votre histoire ? »

Devant cette question collective, notre conteuse se dirigea vers la porte, laissant entendre par son attitude qu'elle n'avait plus rien à dire ou même à montrer. Elle se permit quand même d'hésiter et de se retourner pour leur faire face une dernière fois, et elle se mit à rire.

« Ah, mais, la réponse est simple. Je suis tous ces personnages. Vous ne vous en doutiez pas ? Ce n'est que lorsque nous reconnaissons et respectons le pouvoir qu'ont nos patients de prendre l'aspect de ces trois personnages que nous pouvons à notre tour devenir d'humbles analystes. Comme vous pouvez le voir, je suis encore l'assez bonne clinicienne de tous les jours que vous connaissiez si bien jusqu'à ce soir. Et tout le reste. En une personne, simultanément. On peut, en fait, tout avoir. Ou du moins orchestrer des oscillations si instantanées entre ces états d'existence qu'elles semblent tenir de la coïncidence. Le secret n'est pas d'en choisir un, mais de leur donner tous ensemble la parole.

Si vous ne savez pas cela, alors l'envie hantera toujours votre âme. Mais vous auriez pu vivre la même expérience, si vous l'aviez osé. Mais souvenez-

vous, en partant, des mots que Camus met dans la bouche de Clamence à la fin de *La chute* : “ C’est trop tard, hélas, trop tard ! ” »



Épilogue

Certes, la narratrice janusienne de notre histoire avait réussi à s’attirer le mépris, le dédain et l’excommunication de ses consœurs et confrères.

L’acolyte d’autrefois, devenue prosélyte à partir d’un déguisement de prosélyte qui confesse n’être que l’*alias* d’un acolyte, n’était plus traitée en tant que prosélyte mais justement comme acolyte. On allait lui faire payer cher son ultime péché : le refus de choisir entre pêcher ou mentir !

On retira au Dr. Sinulie le statut de didacticienne, puis on l’excommunia définitivement de la corporation. Toutes les analyses didactiques qu’elle avait entreprises durent être abandonnées et toute formation cesser.

À la suite d’une série d’interventions chirurgicales visant à alléger la souffrance des blessures qu’elle avait connues et la douleur de plusieurs saillies contre elle de la part de ceux qui lui infligeaient une existence de nomade au moment même où une existence sédentaire était à sa portée, on retrouva plus tard lady Sinulie morte par empoisonnement éthylique dans son appartement qui lui servait aussi de cabinet où, d’après la rumeur, elle pratiquait l’analyse entre les séductions de ses patients, les exhibitionnismes esthétiques et les arrogances aristocratiques.

D’aucuns disaient que son triste cas était celui du déracinement culturel post-moderne. D’autres, qu’elle avait tout simplement été une enfant trop intelligente. Et d’autres ont même avancé que ses mensonges, son péché, ses délires verbaux et écrits étaient ceux d’une femme déficiente sur le plan organique. Mais alors, il faudrait poser la grande question : « Depuis quand ? »

